Ami du Clergé du 17-24 avril 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Fête de S. Philippe et de S. Jacques. — Deux modèles de courage et de charité, 225.
Cinq minutes d'Evangile. — XXV. *3e Dim. après Pâques :* Les tribulations de l'Eglise, 227.
Pour des Communions solennelles. — *A la Messe :* La nourriture de l'âme, 228. — *Aux Vêpres :* I. Les obligations futures, 231. — II. Lutte contre le démon ; dévotion à Marie, 233.
La prédication des choses qui nous entourent. — 29. Le fouet, 235. — 30. Les piliers de notre église, 237.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XI. Les dames de Luxembourg. 239.

FÊTE DE S. PHILIPPE ET DE S. JACQUES

(1er mai)

DEUX MODÈLES DE COURAGE ET DE CHARITÉ

Mes bien chers frères,

Le ciel est la patrie des saints et c'est là que Dieu se plaît à réunir, dans un bonheur sans mesure et sans fin, tous ses amis, tous ceux qui lui ont été fidèles en ce monde. Aussi, de même que les voyageurs sur un sol étranger ne craignent ni le danger ni la fatigue de la route pour regagner leur patrie bien-aimée, de même les saints ici-bas ne redoutent ni les difficultés ni les épreuves que présente pour eux l'accomplissement du devoir, parce qu'ils savent qu'en servant Dieu avec une généreuse fidélité, ils sont sur le chemin qui mène au ciel.

S. Philippe et S. Jacques, que nous honorons aujourd'hui comme patrons de la paroisse, nous offrent l'un et l'autre, dans leur apostolat et dans leur martyre, des exemples qui, assurément, méritent notre admiration, mais qui doivent également nous servir de leçon. Examinons-les ensemble, si vous le voulez bien, afin d'en tirer profit après avoir mieux compris ce qui vous est demandé à vous-mêmes pour pouvoir à votre tour aller au ciel.

I

Chacun sait que S. Philippe et S. Jacques étaient du nombre des douze Apôtres choisis par Notre-Seigneur pour continuer son œuvre et propager sa doctrine parmi les hommes. Après l'Ascension du divin Maître et la descente du St-Esprit, les Apôtres se séparèrent : ils se partagèrent les diverses provinces du monde pour y porter la parole évangélique.

1. Or, dans le partage, l'Asie supérieure fut le lot de S. Philippe, tandis que S. Jacques resta évêque de Jérusalem. Dans son champ d'apostolat, S. Philippe se mit hardiment à l'œuvre et ses prédications, confirmées par d'éclatants miracles, ne tardèrent pas à produire de nombreuses conversions. Il eut à y souffrir beaucoup, parce que ses succès excitaient la rage du démon. Mais les difficultés et les obstacles n'étaient point capables de l'ébranler : il put tout surmonter, il triompha de tout.

De l'Asie supérieure il passa dans la Scythie où, pendant plusieurs années encore, il employa tous ses efforts à convertir les idolâtres ; puis il se rendit dans la Phrygie où l'attendait la grande épreuve du martyre.

Il y avait dans une ville de cette province, à Hiérapolis, un temple où le peuple adorait une monstrueuse vipère ; en réalité, c'était le démon lui-même qui se faisait adorer sous la figure de ce hideux reptile. S. Philippe, témoin de cette abominable superstition, résolut d'y mettre fin. Sans s'inquiéter des fâcheuses conséquences qui pouvaient en résulter pour lui, il se jeta à genoux, en présence de la foule réunie pour vénérer l'idole, et il pria Dieu d'opérer un miracle capable d'éclairer tous ces malheureux adorateurs de Satan. Aussitôt sa prière fut exaucée : frappé comme par une main invisible, le serpent se débattit dans d'affreuses convulsions, puis il expira.

Devant ce prodige, le peuple se trouva tout disposé à entendre les enseignements de l'apôtre et à embrasser la religion qu'il venait lui prêcher. Mais les magistrats et les prêtres, irrités d'avoir perdu leur idole, se saisirent de Philippe ; ils l'emprisonnèrent et, au bout de quelques jours, après l'avoir flagellé cruellement, ils le condamnèrent à mourir crucifié.

Loin d'en être affligé, l'apôtre accueillit avec joie cette condamnation. Aussi, quand il fut sur la croix, pendant qu'on essayait de l'achever à coups de pierres, il bénissait et remerciait hautement Jésus-Christ d'avoir daigné l'associer à son supplice. Toutefois, avant qu'il rendît le dernier soupir, Dieu, le vengeur suprême des injures que l'on fait à ses saints, voulut punir ses ennemis et ses persécuteurs. Un épouvantable tremblement de terre se fit sentir soudain et le sol, s'entr'ouvrant, engloutit un grand nombre de victimes. Effrayés, les idolâtres reconnurent la vérité et laissèrent aux fidèles la liberté de détacher le saint martyr. Mais lui, qui se sentait blessé à mort et ne voulait pas perdre l'honneur de mourir sur la croix comme son Maître, les empêcha de le faire ; il demanda seulement à Dieu de pardonner à ses bourreaux comme il leur pardonnait lui-même, et son âme généreuse, s'échappant bientôt de son corps, s'envola vers le ciel.

2. Avant de retracer brièvement la vie de S. Jacques, il est bon de remarquer qu'il s'agit ici de S. Jacques le *Mineur*, ainsi nommé pour le distinguer d'un autre Jacques, également apôtre, mais qu'on appelait le *Majeur* parce qu'il était plus âgé et de plus haute taille. J'ai déjà dit que S. Jacques, après la dispersion des Apôtres, était resté à Jérusalem pour y remplir les fonctions d'évêque. Il jouissait dans cette ville de l'estime, du respect et de l'affection de tous ; à cause de la vie édifiante qu'il avait toujours menée, on l'appelait même le *Juste*. S. Pierre, en lui laissant le soin de veiller sur le berceau de l'Eglise chrétienne, ne pouvait pas faire un meilleur choix.

S. Jacques avait le zèle de la gloire de Dieu. Aussi, autour de lui, le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Mais ces progrès du christianisme irritèrent, comme on pouvait s'y attendre, les scribes et les pharisiens. De concert avec Ananus, leur chef, ils jurèrent de se débarrasser du saint évêque, et voici ce qu'ils firent. A l'occasion de la fête de Pâques, ils lui proposèrent de monter sur la terrasse du Temple pour haranguer le peuple. S. Jacques accepta, et quand il y fut parvenu, Ananus s'empressa de lui crier : « Juste, dites-nous ce qu'il faut penser de Jésus qui a été crucifié. »

Il n'y avait pas lieu de se faire illusion : en proclamant la divinité de Jésus-Christ, l'Apôtre se condamnait à mourir ; mais il n'hésita pas un seul instant, et, d'une voix forte, il répondit : « Pourquoi m'interrogez-vous sur Jésus, comme si vous ne connaissiez pas ce que j'ai dit de lui, une infinité de fois déjà, devant ceux qui ont voulu avoir part à la lumière de l'Evangile ? Eh bien ! je déclare de nouveau qu'il est assis à la droite de Dieu son Père dans les cieux, et qu'il descendra un jour, porté sur les nuées, pour juger l'univers. » La foule applaudit. Mais les scribes et les pharisiens, exaspérés par cette réponse et ces applaudissements, s'écrièrent que le Juste lui-même avait erré et que pour le blasphème qu'il venait de proférer, il méritait la mort. Immédiatement, des hommes qui leur étaient vendus se précipitèrent sur la terrasse et jetèrent en bas le courageux pontife. L'Apôtre, après cette chute, avait encore un peu de vie. Il eut la force de se relever pour se mettre à genoux, et, imitant lui aussi le divin Maître, il commença à prier pour ses persécuteurs : « Seigneur, dit-il, pardonnez-leur cette faute, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Cette générosité ne fit que les rendre plus furieux, et un teinturier se chargea de l'achever d'un coup de levier.

II

Beaucoup de gens, m. f., s'imaginent qu'il y a une grande différence entre ce que requiert la sainteté et ce qu'exige la vie chrétienne, et que dès lors, pour se sauver, il n'est pas nécessaire de faire ce qu'ont fait les saints. C'est une erreur très funeste. Sans doute, Dieu demande quelquefois à ses saints des sacrifices qu'il ne demande pas aux chrétiens en général : ainsi tous les chrétiens ne sont pas appelés, comme S. Philippe et S. Jacques, à verser leur sang pour la foi et à mourir martyrs. Mais ceci dépend des circonstances, et les mêmes circonstances se présentant, tout le monde serait obligé d'en faire autant. J'ajoute que tout le monde le pourrait aussi, moyennant la grâce qui est toujours abondamment accordée, le cas échéant, aux âmes qui en ont un pressant besoin. En attendant, il y a une chose que Dieu réclame de tous, une chose dont il ne dispense personne : il veut que dans la vie courante, comme les saints, tout chrétien le serve et obéisse à sa loi coûte que coûte.

Pour servir Dieu et supporter sa loi en tout et partout, m. f., il faut du courage, c'est vrai, mais le courage ne manque pas à celui qui vit d'espérance, car d'une part l'espérance est un mobile auquel rien ne résiste et d'autre part il n'y a pas d'espérance comparable à celle qui anime le chrétien digne de ce nom. Je vous le disais en commençant, le ciel est la patrie des amis de Dieu et chaque chrétien sur la terre n'est autre chose qu'un voyageur en route pour le ciel. Qu'est-ce qui soutient communément le voyageur et lui permet de supporter vaillamment les fatigues de la route ? c'est l'espérance d'arriver au terme du voyage et de revoir sa famille, sa patrie. Eh bien ! le chrétien, lui aussi, sera vaillant et ne faiblira pas devant le devoir à accomplir, s'il se rappelle qu'il n'est ici-bas qu'en passant et qu'à la frontière de la vie il doit trouver définitivement le bonheur.

De même, qu'est-ce qui vous soutient au milieu de vos travaux parfois si pénibles, vous tous, cultivateurs ou vignerons ? Qu'est-ce qui vous donne la force de braver les intempéries, le froid de l'hiver, les ardeurs de l'été, pour vous acquitter de votre tâche dès l'aube du jour ? C'est l'espérance de la récolte. Et en effet si, malgré les années ingrates, vous n'aviez pas cette perspective, vous renonceriez à vous imposer tant de fatigues et personne ne songerait à vous en blâmer. Le chrétien, lui aussi, est un ouvrier qui travaille avec l'espoir de récolter plus tard. L'espérance le stimule en lui disant : « Travaille aujourd'hui, travaille demain. Plus tard, quand l'heure de la Providence aura sonné, tu recueilleras le fruit de tes efforts et de tes labeurs. » Et avec cette pensée il se sent fort, courageux ; la peine ne l'effraie pas, il l'accepte volontiers.

C'est un semblable motif qui a rendu S. Philippe et S. Jacques si vaillants dans leur apostolat et leur martyre. Mais cette espérance, tous, comme chrétiens, nous l'avons nous-mêmes, et voilà pourquoi tous, au service du bon Dieu, nous devons être généreux et fermes, tous nous devons accomplir sans faiblesse et sans négligence aucune ce qui nous est commandé. Qu'il nous en coûte d'être fidèles à la pratique de la prière quotidienne, à la sanctification du dimanche, à l'observation du précepte de l'abstinence ou des autres devoirs que nous impose soit la loi divine soit la loi de l'Eglise, peu importe ! Rappelons-nous qu'avec cette fidélité nous gagnons le ciel comme les saints, et nous n'hésiterons pas.

Il y a surtout un devoir contre lequel se récrie notre pauvre nature : c'est *le pardon des injures.* Dans le monde, il faut le dire, on méprise ce devoir, on n'en veut pas, parce qu'on prétend qu'il est ridicule d'oublier le mal reçu et qu'on y voit habituellement un manque d'énergie et de caractère. Et alors, dans le monde, au lieu de pardonner on se venge : on se venge par une rancune tenace, par une haine qu'on se plaît à manifester à toute occasion ; on se venge par des grossièretés, des procédés malveillants ; on se venge par des querelles, des procès, par toutes sortes de tracasseries ; on se venge au besoin par le duel, sous prétexte que dans

certains cas le duel est une réparation absolument réclamée par l'honneur.

M. f., que la pratique du pardon révolte le monde, rien d'étonnant, puisque les maximes du monde sont en opposition directe avec celles de l'Evangile. Que cette pratique aussi nous répugne et nous paraisse dure, ce n'est pas davantage surprenant, car, il faut l'avouer, le ressentiment est comme spontané et instinctif dans une âme blessée. Mais bon gré mal gré, ici comme ailleurs, il faut savoir se montrer généreux ; car Notre-Seigneur le demande expressément : « Aimez vos ennemis, nous dit-il ; priez pour ceux qui vous font du mal ; faites du bien à ceux qui vous haïssent. » (Math., v, 44). S. Paul, de son côté, nous dit encore : « Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez-les en leur souhaitant toute sorte de bien, et ne faites point d'imprécations contre eux... Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez pas vous-mêmes ; au contraire si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire. » (Rom., xii, 14-20).

Notre-Seigneur ne s'est même pas contenté de nous prêcher la charité, il a voulu nous en donner un exemple admirable sur la croix. Il était, vous le savez, sur le point d'expirer. Avant de mourir, il fait un dernier effort pour adresser à son Père une prière, mais quelle prière ? Est-ce pour solliciter le châtiment de ses bourreaux ? Non, c'est pour demander grâce en leur faveur. « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Je reconnais qu'ils méritent votre colère, mais dans votre infinie bonté prenez-les en pitié, oubliez leur crime pour ne leur faire sentir que les douceurs de votre miséricorde ! »

S. Philippe et S. Jacques ont fait comme Notre-Seigneur. Imitons-les, et nous nous conduirons en chrétiens, en vrais chrétiens. Quelque mal qu'on puisse jamais nous faire, ne nous laissons pas aller au ressentiment et à la haine ; ne nous vengeons pas, ne rendons pas le mal pour le mal ; mais, pour l'amour de Dieu, pour faire plaisir au Christ Jésus, pardonnons à ceux dont nous avons à nous plaindre, prions pour eux et soyons prêts encore à les obliger, à leur rendre service à l'occasion. Le bon Dieu sera content de nous et il nous en récompensera.

Daignent S. Philippe et S. Jacques vous aider à vivre dans ces sentiments ! Alors, m. f., ayant été comme eux les serviteurs fidèles et les amis du bon Maître sur la terre, comme eux vous aurez la consolation et la joie de posséder le ciel pour l'éternité. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXV

3e Dimanche après Pâques

LES TRIBULATIONS DE L'ÉGLISE

Dans l'évangile que nous avons lu ce matin, Jésus-Christ fait à ses disciples l'annonce des persécutions et des souffrances qu'ils vont rencontrer dans le monde. Il la leur fait sans ménagements comme sans détours, s'attachant au contraire à faire ressortir aux yeux des Apôtres la grandeur et la fécondité des tribulations qu'il leur prédit ; et à ce double point de vue, la comparaison par laquelle il exprime sa pensée ne laisse rien à désirer.

Il est assez probable que les auditeurs de Jésus ne comprirent pas, du premier coup, toute la gravité, toute la portée de ce langage, et qu'en ceci, comme en tout le reste, l'expérience leur apprit bien des choses que dans les paroles du Maître ils n'avaient pas soupçonnées.

Pour nous, ces paroles n'ont plus de mystères ; nous les voyons parfaitement accomplies ; et nous savons, à n'en pouvoir douter, que les souffrances de son Eglise, son Epouse, sont, sans contredit, les plus *grandes* et les plus *fécondes.*

I

Que ces souffrances soient les plus grandes, la preuve en est partout, autour de nous. La persécution s'est acharnée sur l'Eglise ; elle ne lui a pas accordé une heure de relâche depuis son berceau. Après les sanglantes hécatombes des trois premiers siècles, après les excès révolutionnaires et, plus près de nous, les spoliations et les expulsions dont l'Eglise de France a été la victime, nous avons pu lire dans les journaux, il y a peu de temps, le récit des atrocités commises au Mexique sur la personne des catholiques. Ne venons-nous pas encore, il y a quelques jours à peine, d'entendre le Souverain Pontife dénoncer au monde la persécution bolcheviste, et n'apprenons-nous pas quotidiennement l'enlèvement ou le meurtre de quelque missionnaire en Chine ?

Ce n'est pas le seul fléau que l'Eglise ait eu à supporter : dès son origine aussi, les hérésies, les schismes l'ont ravagée. Puis d'autres périls l'ont menacée : une prospérité matérielle trop grande provoqua un affaiblissement dans les mœurs du clergé ; les souverains temporels cherchèrent trop souvent à faire payer par l'asservissement la protection qu'ils accordaient. Sans cesse l'erreur, tantôt sournoise, tantôt ouverte, tente de se faire jour, obligeant les pasteurs à une vigilance continuelle. L'enfer ne désarme jamais, et comme il a persécuté Jésus durant sa vie mortelle, il exerce sa rage sur l'Eglise qui est son corps mystique.

Les souffrances de celle-ci sont donc écrites, et en caractères de sang, partout où il y a une terre habitée. Elles sont si grandes, si humainement intolérables et inexplicables, qu'elles forment un argument, et des plus irrécusables, en faveur de sa divinité. A toutes les générations qui la regardent passer, l'Eglise, s'appropriant les paroles du Prophète, peut dire en toute vérité : « *Videte si est dolor sicut dolor meus.* Voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur. » (Thren., i, 12).

II

Mais, si les souffrances de l'Eglise sont les plus grandes, elles sont aussi les plus fécondes. Remarquez, en effet, que pour se débarrasser d'elle, on a tout essayé. Voilà tantôt dix-neuf siècles que cela

dure, et rien n'y fait ! Car, enfin, l'Eglise vit, l'Eglise règne, l'Eglise conduit le monde ; et ce qui se meurt est en dehors d'elle, ne compte même pas dans ce monde.

Et ce succès prodigieux, cette influence prépondérante, ces conquêtes sans égales, à quoi l'Eglise les doit-elle ?

Sans doute, la science et le génie de ses Docteurs, l'épée des Charlemagne et des Ferdinand de Castille ainsi que la faveur des puissants de la terre n'y ont pas été inutiles ; mais l'arme principale qui lui a donné de vaincre, toujours et partout, c'est la souffrance, l'immolation, le sacrifice : « *Sanguis martyrum, semen christianorum.* » C'est si vrai que l'épreuve est l'instrument premier de la force et de la vitalité de l'Eglise, que toutes les fois que par le fait de la malice de Satan et de ses suppôts, la persécution devient plus violente, l'injustice plus criante, la blessure plus large, le sens chrétien voit et pressent dans ce redoublement d'angoisse, de douleur de l'Eglise, un signe avant-coureur d'une effusion de vie nouvelle et d'un plus grand triomphe.

Mais ce qui est vrai de l'Eglise en général l'est également de chaque âme en particulier, l'Eglise n'étant pas autre chose que la grande famille des âmes sur lesquelles règne N.-S. Jésus-Christ.

Toutes les âmes qui veulent servir Jésus et vivre de sa grâce, souffrent persécution. Le serviteur n'est pas au-dessus du Maître, et il est impossible que les membres mystiques de Jésus-Christ soient dans les délices, sous un chef couronné d'épines. Qu'importe la cause d'où vienne la persécution ! Tout homme, tout chrétien, la rencontre tôt ou tard sur son chemin, c'est inévitable.

Mais si nos souffrances pour la justice ne sont pas toujours les plus grandes, au moins seront-elles les plus fécondes. Et n'est-ce pas le désir de nous convaincre de cette vérité, qui semble avoir porté l'Eglise à nous parler de ces douleurs, de ces épreuves inhérentes à la vie chrétienne, dans un temps tout consacré à célébrer le triomphe et le bonheur de Jésus-Christ ressuscité ?

Si elle réunit ce double souvenir de nos tribulations présentes et de la gloire éternelle du Sauveur, c'est comme pour nous dire : « Voilà où conduit la souffrance chrétienne, voilà où elle a conduit le Fils de Dieu, voilà où elle vous conduira, vous, ses frères, ses co-héritiers. »

Soyez donc les associés de sa Passion, en attendant que vous le soyez de sa résurrection et de sa vie triomphante. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la Messe

LA NOURRITURE DE L'AME

Mes chers enfants,

Notre église est en fête aujourd'hui ; elle a revêtu sa parure des grands jours en votre honneur : les fleurs, les lumières sont là pour faire cortège au Roi des cieux qui tout à l'heure va descendre dans vos âmes ; vos parents, vos amis sont présents et je puis bien dire qu'ils sont le plus bel ornement de la fête, car l'église est la maison des âmes et la beauté des cérémonies qui s'y déroulent est faite surtout du grand nombre d'âmes venues pour y prier et adorer.

La fête de ce matin est donc la vôtre, en même temps que celle de l'Eucharistie. Autrefois il m'eût été facile de vous faire pressentir les joies de la première rencontre avec l'Ami divin. Telle n'est plus ma mission aujourd'hui ; car que pourrais-je vous dire que vous ne sachiez déjà, puisque pour tous, depuis plus ou moins longtemps, la Première Communion est un fait accompli ?

A ce souvenir des Premières Communions du temps passé, il me semble lire dans les yeux de certains parents un regret de ne point voir se continuer l'ancienne tradition. Ce sentiment est-il légitime ? Non, certainement. Le Pape, qui a sur toutes les questions vitales intéressant l'Eglise, — et celle-ci en est une, — des lumières surnaturelles dont nous ne bénéficions pas, a jugé avec raison que les conditions actuelles dans lesquelles croissent et se développent les enfants exigeaient la communion privée dès que possible.

Et en effet tout le monde reconnaît que les dangers se sont multipliés autour de la vie morale et spirituelle de l'enfant ; d'où nécessité de donner à cette vie une alimentation qui lui permette de soutenir une lutte victorieuse contre ses nombreux ennemis en préparant des âmes fortes et bien trempées. Soumettons-nous donc avec esprit de foi à cette discipline de l'Eglise et ne croyons pas que la cérémonie d'aujourd'hui soit sans objet.

On rencontre, — ce n'est pas ici, j'aime à le croire, — des familles qui regardent la Communion solennelle comme une formalité qu'il est de bon ton de remplir, formalité qui marque la transition entre la première enfance qui finit et l'adolescence qui va bientôt commencer, formalité dont on cherche à se débarrasser le plus tôt possible, sans se soucier beaucoup de savoir si l'enfant est prêt ou non à accomplir cet acte, l'un des plus importants de la vie chrétienne. Lorsque la Communion solennelle est faite, on pousse un soupir de soulagement et on dit, en un langage d'ailleurs assez barbare : « Enfin ! Il a fini sa religion ! »

Eh bien ! non. Il ne fait que commencer. La Communion solennelle n'est pas une fin ; c'est un début, car si l'enfant devait en rester là, il eût cent fois mieux valu peut-être qu'il ne la fît jamais. Cette manière de juger provient de ce que l'on ne comprend pas ce qu'est la communion et quel besoin elle demeure pour l'âme pendant toute la vie. M. f., vous me permettrez de rappeler à ces enfants et à vous-mêmes ces deux points importants de la doctrine catholique.

I

1. Mes enfants, vous allez recevoir N.-S. Jésus-Christ. Pourquoi ? — Mais, me direz-vous, parce que Notre-Seigneur m'aime, et que, pour me témoi-

gner son amour, il désire s'unir à moi dans la sainte communion.

— Sans doute ; mais, remarquez-le bien, l'amour de Notre-Seigneur ne connaît ni les faiblesses ni les contrefaçons que présente souvent l'amour humain : il n'est ni capricieux ni égoïste. Celui qui aime vraiment ne recherche que le bien de son ami et tout ce qu'il fait pour lui n'a d'autre but que de lui procurer ce bien. Donc si Jésus veut se donner à vous, c'est parce que cette union entre lui et vous est absolument nécessaire à votre bien présent et futur, c'est-à-dire à votre salut éternel.

Et, en effet, pourquoi avons-nous été créés et placés sur terre ? Le catéchisme vous l'a appris : pour connaître, aimer, servir Dieu et le posséder éternellement. Nous sommes créés pour Dieu et par conséquent, même sur cette terre, nous ne pouvons être séparés de Dieu sans souffrir de son absence.

Voyez ce qui s'est passé au Paradis terrestre : avant sa chute, Adam vivait dans l'amitié et la société du bon Dieu ; il était parfaitement heureux. Dès qu'il eut désobéi, Dieu se retira de lui et les Livres saints nous racontent quel fut alors son lamentable état. Souffrance physique, mais surtout souffrance morale : connaître son bonheur, savoir ce qui pourrait le réaliser, se rendre compte qu'on l'a repoussé librement et ne pas pouvoir le ressaisir, y a-t-il torture qui égale celle-là ?

Le bon Dieu a voulu y mettre fin en donnant à l'homme le moyen de le retrouver ; c'est toute la raison de la venue de Notre-Seigneur sur terre : il est le trait d'union qui rattache l'homme à Dieu. Le salut est donc pour nous à cette condition que nous connaissions Jésus-Christ et que nous écoutions sa parole.

Or que nous dit-elle, cette parole ? — « Celui qui ne mange pas ma chair et qui ne boit pas mon sang n'a pas la vie en lui. » (Jo., VI, 54). Au contraire, celui qui se nourrit de la chair et du sang de Jésus-Christ possède la vie, puisqu'il possède Dieu qui est l'auteur de la vie, la vie elle-même. Il possède Dieu, puisque celui qu'il reçoit dans la sainte communion est Dieu ; mais il possède aussi les deux autres Personnes de la Sainte Trinité, le Père et le St-Esprit, inséparables du Verbe fait chair.

Voilà donc, mes chers enfants, le premier grand bienfait de la communion, c'est de nous faire participer d'une façon plus complète et plus fructueuse à la vie divine. Sans doute, ce n'est pas la Sainte Eucharistie qui nous donne la vie divine, car celle-ci, en supposant qu'elle ait été perdue, a dû être recouvrée par une bonne confession précédant la communion ; mais on peut affirmer que sans la réception de la Sainte Eucharistie il n'est pas possible de garder longtemps en soi l'état de grâce : c'est donc bien elle qui nous assure la possession durable de la vie divine.

2. La communion, en nourrissant notre âme de la substance de Dieu, a pour but de la rendre semblable à Dieu. Notre âme, qui a été jadis créée à l'image de Dieu et qui a reçu au baptême la grâce d'une plus exacte ressemblance, a profané les traits divins qu'elle portait en elle ; elle a perdu, ou du moins fortement altéré cette divine ressemblance. L'Eucharistie répare les ravages causés par le péché et c'est ainsi un effet contraire à celui de la nourriture ordinaire qui se produit dans l'âme : le pain de froment que nous absorbons se change en nous ; le pain céleste nous transforme pour ainsi dire en d'autres Christs, en ce sens qu'il augmente la ressemblance entre lui et nous.

Il faut que chacune de nos communions réalise cet heureux effet, sous peine de n'être qu'une communion tiède, c'est-à-dire inutile pour notre âme. Dieu nous garde, mes chers enfants, de cet abus des grâces qui est souvent le signe avant-coureur des plus lamentables chutes et des pires châtiments.

Parmi toutes les grâces que nous puissions recevoir, la sainte communion est l'une des plus grandes. Or recevoir Notre-Seigneur avec un esprit distrait, un cœur froid et surtout une volonté mal décidée à l'effort, c'est méconnaître l'amour de Dieu et rendre volontairement sa grâce inutile. La communion fervente, au contraire, ne laisse pas l'âme dans l'état où elle l'a trouvée ; elle réveille les vertus surnaturelles : la foi, l'espérance et la charité, la pureté et la douceur, la patience et la piété ; elle nous excite à toutes les bonnes œuvres ; elle nous arme de zèle et de courage ; elle inonde de célestes délices le cœur bien disposé ; elle donne à l'âme un avant-goût des joies du paradis.

Ces heureux effets, vous les remarquerez facilement en vous, mes enfants. Après une communion fervente, vous vous sentirez plus forts devant la tentation, plus résolus à répondre « non » aux sollicitations du démon, à accomplir le devoir tracé par votre conscience malgré les sacrifices qu'il vous imposera. On remarquera autour de vous cette transformation ; les personnes qui vivent dans votre entourage, vos parents, vos amis, vos camarades, se rendront compte que vous devenez meilleurs, plus respectueux, plus obéissants, plus charitables ; et vous serez ainsi la prédication vivante du Christ, de l'influence profonde qu'il exerce sur une âme qui s'abandonne avec générosité à l'action de sa grâce.

Je souhaite que dans vos familles se répète le mot charmant recueilli un jour sur les lèvres d'un tout jeune enfant. La sœur de celui-ci venait de faire sa Première Communion ; elle était à peine rentrée à la maison, encore parée de ces vêtements blancs qui symbolisent si bien la pureté d'une âme visitée par le bon Dieu. L'enfant ne cessait de tourner autour de sa grande sœur et de la considérer d'un air très réfléchi. Il fallut bien demander la cause de cet examen si attentif ; et le petit bonhomme de répondre, sans se douter qu'il traduisait S. Paul : « Elle sent le bon Dieu ! » Puissiez-vous, mes chers enfants, répandre toujours autour de vous ce parfum de Dieu !

II

1. Nous unir à Dieu par le moyen du Christ et ainsi nous transformer en nous rendant de plus en

plus conformes au divin modèle, tel est donc le but de la sainte communion. Si vous avez compris combien est nécessaire à une âme qui a souci de son salut éternel l'union étroite avec Notre-Seigneur, vous devez conclure que la communion fréquente s'impose à vous ; c'est pourquoi je vous disais en commençant que la Communion solennelle n'est pas une fin, mais qu'elle marque un point de départ : désormais le corps adorable de N.-S. Jésus-Christ devra être l'aliment habituel de votre âme, sous peine de voir sa vie en vous décroître et finalement disparaître.

C'est cette préoccupation de la vie des âmes à conserver et à développer qui a dicté à l'Eglise ce commandement que vous connaissez bien pour en avoir appris le texte au catéchisme : « Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement. » Ce qui veut dire ceci : Pour ne pas mourir spirituellement et ne pas risquer que cette mort soit irrémédiable, vous devez communier au moins une fois par an, pendant le temps pascal.

C'est un minimum. Est-ce à dire qu'en règle générale cela suffise ? Non. Sans doute, en faisant votre communion annuelle, vous serez en règle avec la loi de l'Eglise, mais l'Eglise elle-même désire que vous vous approchiez plus souvent de la Table sainte, car il y a pour votre âme un véritable intérêt à le faire.

Si un médecin vous disait : « Pour ne pas mourir de faim, vous ferez un repas tous les huit jours, » je doute que vous suiviez ce conseil ; car ce que vous voulez, ce n'est pas conserver une vie amoindrie et étiolée, mais c'est posséder un corps vigoureux, capable de remplir chaque jour sa tâche, et vous demandez à la nourriture de faire croître ce corps jusqu'à sa taille normale et de réparer l'usure quotidienne occasionnée par le travail.

Pour atteindre ce résultat, il vous faut une nourriture substantielle et régulière. Or votre âme, elle aussi, a une taille à atteindre. S. Paul parle, dans ses Epîtres, de cette taille de l'âme qui n'est autre que la taille même du Christ : il s'agit d'atteindre un certain degré de ressemblance avec Notre-Seigneur, degré qui n'est pas le même pour tous, mais qui est proportionné aux talents que le bon Dieu a donnés à chacun et aux grâces actuelles par lesquelles il l'aide à mettre ces talents en valeur. Quel que soit ce degré, moyen, élevé ou très élevé, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour l'atteindre, employer tous les moyens que le bon Dieu a mis à votre disposition. Parmi ces moyens le premier est la communion fréquente.

2. Si je vous parle ce matin de la communion fréquente, mes enfants, c'est que bientôt vous allez être livrés à vous-mêmes. Jusqu'ici vous étiez des enfants, vous suiviez les leçons du catéchisme, vous étiez continuellement en rapport avec le prêtre et, lorsque celui-ci vous invitait à vous confesser et à communier, vous veniez le faire. J'espère que ces relations dureront encore longtemps, le plus longtemps possible, car vous avez besoin d'apprendre encore et d'ailleurs vous ne trouverez jamais d'ami aussi sûr, aussi désintéressé que le prêtre, parce que celui-ci vous aime au nom de Jésus dont il connaît le désir : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Mais enfin, il faut envisager une époque assez prochaine où ces relations deviendront, par la force même des choses, moins officielles et moins suivies. Peut-être serez-vous séparés du prêtre qui vous a suivis dans votre préparation à la Communion solennelle, parce que vous aurez quitté votre famille et votre pays pour aller ailleurs continuer des études ou apprendre un métier.

En admettant que vous restiez en contact avec le clergé de votre nouvelle résidence, vous n'aurez plus à vos côtés celui qui vous a connus tout enfants et qui pourrait garder à votre égard quelque chose de l'autorité aimante d'un père pour vous dire : « Jeune homme, jeune fille, il faut communier demain ; il faut communier plus souvent. » Il est donc absolument nécessaire que dès aujourd'hui vous prévoyiez vous-mêmes votre avenir spirituel.

On vous a parlé d'avenir pendant votre retraite ; on vous a dit comment il fallait l'assurer par de bonnes résolutions : voilà un point important, sur lequel il sera bon de prendre une résolution précise. Tout à l'heure, quand Notre-Seigneur reposera dans votre poitrine, vous lui promettrez fidélité jusqu'au dernier jour de votre vie ; vous lui promettrez de prendre tous les moyens nécessaires pour lui garder cette fidélité ; dites-lui à ce moment : « Mon Jésus, je suis heureux de vous posséder ; je sais que je ne puis vous conserver mon cœur fidèle sans la communion fréquente ; je vous promets de venir vous recevoir une fois, deux fois par mois, ou chaque dimanche. »

A chacun de voir, d'après sa générosité et les indications de son confesseur, à quoi il peut prudemment s'engager. Inscrivez au besoin cette résolution sur votre petit carnet de retraite, si vous en possédez un, ou sur une image que vous conserverez dans votre Missel de première communion. Plus tard, ce témoignage écrit de votre promesse vous la rappellera et vous aidera, avec la grâce de Dieu, à la tenir.

3. Cette résolution, vous devrez y être fidèles malgré tout, malgré les insinuations du démon qui essaiera de vous éloigner de la Table sainte, parce qu'il sait bien qu'une âme qui ne communie pas est une âme gagnée pour lui.

Je tiens à vous mettre en garde contre l'une des raisons, très bonne en apparence, qu'il vous suggérera. Je suppose, car il faut tout prévoir, que vous tombiez un jour dans le péché grave fréquent. Ce jour-là vous vous direz peut-être : « Je ne puis plus aller communier aussi souvent que je le faisais dans le passé : je n'en suis plus digne. Jusqu'ici le bon Dieu pouvait se plaire à descendre dans mon cœur qui était habituellement pur. Désormais comment pourrait-il aimer à venir habiter dans une âme qui a de si nombreuses faiblesses ? » Ruse du démon pour vous détourner du bon Dieu, de la communion, et vous perdre, mes enfants.

Sans doute, si vous gardiez à votre péché un attachement tel que vous ne vouliez pas vous en débarrasser, que vous ne vouliez pas prendre les moyens nécessaires pour n'y plus retomber, alors je vous dirais : « Non, vous ne pouvez pas communier, car vous n'avez pas les dispositions requises pour le faire, en un mot, l'intention droite ; mais si réellement vous regrettez d'avoir péché, si vous désirez sérieusement rompre avec le mal, allez recevoir l'absolution, puis communier, non seulement aussi fréquemment que par le passé, mais plus souvent encore, car c'est le seul moyen de remporter la victoire. »

La sainte communion n'est pas une récompense, mes chers enfants ; si elle était cela, vous ne seriez pas ici, prêts à recevoir Notre-Seigneur, car personne ne le mérite : cet acte dépasse nos pauvres mérites autant que la grandeur de Dieu dépasse la petitesse de l'homme. Mais la communion est un aliment et un remède. Vous êtes malades ? Allez au médecin de vos âmes en toute confiance, pourvu que vous apportiez à votre communion les bonnes dispositions d'un cœur droit et généreux.

4. Quelles sont ces dispositions ? Mais ce sont celles que vous avez en ce moment et que vous allez exprimer tout à l'heure en récitant les actes qui précèdent la communion. Allez à Notre-Seigneur avec une grande *confiance*. Vous connaissez l'histoire de cette femme dont parle l'Evangile, qui, malade, se disait en elle-même : « Si seulement je pouvais toucher le bord de son vêtement, je serais guérie. » (Math., IX, 21). Et en effet Notre-Seigneur récompensa la foi de cette femme ; elle fut guérie. Après la plupart des guérisons qu'il opérait, Jésus ajoutait : « C'est votre foi qui vous a sauvé. »

Ayez donc, vous aussi, une foi profonde. Celui que vous allez recevoir, c'est ce même Jésus qui est venu au monde à Bethléem, qui a vécu sur notre terre et y est mort pour nous, qui est ressuscité et que les Apôtres ont vu remonter au ciel. C'est lui qui va reposer sur votre langue et dans votre poitrine. Si vous avez foi en lui, vous pouvez tout obtenir ; s'il vous aime à ce point de vous livrer sa chair en nourriture et son sang en breuvage, que pourrait-il vous refuser ?

Mais si votre confiance est inébranlable, c'est sur la puissance et la bonté du Sauveur qu'elle est fondée, et non point sur vos propres mérites. Vous savez combien ceux-ci sont rares ; aussi est-ce avec *humilité* que vous vous approcherez de la sainte Table. Notre-Seigneur aime les cœurs humbles. Vous avez entendu aussi raconter l'histoire de ces deux hommes qui étaient venus au Temple de Jérusalem pour y adorer Dieu. L'un s'était avancé jusqu'au premier rang et là, debout, la tête haute, il disait : « Seigneur, je vous remercie de ne pas être comme les autres hommes, notamment comme ce publicain, » et il énumérait ses prétendus mérites. L'autre, au contraire, était demeuré à l'entrée du Temple ; il s'était mis à genoux, il se frappait la poitrine et confessait qu'il était un pécheur indigne d'être exaucé. L'Evangile termine en disant que le premier s'en retourna avec ses péchés, tandis que le second repartit purifié par la grâce.

Mes enfants, tout à l'heure vous serez dans l'attitude de ce pécheur. Avant de recevoir le bon Dieu, vous vous agenouillerez devant l'autel et, le front incliné vers la terre, vous confesserez que vous avez péché. Que ce sentiment d'humilité soit bien sincère au fond de vos cœurs et Jésus vous entendra comme jadis Dieu entendit le publicain de Jérusalem.

Enfin deux autres sentiments de votre cœur seront l'*amour* et le *désir*. Est-il nécessaire d'insister ? Réfléchissez à tout ce que Notre-Seigneur a fait pour vous ; rappelez-vous qu'il est mort pour vous et que c'est lui qui, n'ayant nullement besoin de vous, a voulu demeurer sur terre depuis vingt siècles sous l'apparence, la plus fragile qui soit, d'un petit morceau de pain, pour qu'en ce jour vous puissiez le recevoir.

* *

Mes chers enfants, apportez à votre communion ces sentiments bien sincères que vous dicte en ce moment la grâce descendue en vos âmes par l'absolution. Vous y joindrez, après avoir reçu Notre-Seigneur, le remerciement et le bon propos.

Que ces sentiments vous accompagnent dans chacune des nombreuses communions que vous ferez au cours de votre vie. S'il en est ainsi, elles seront bonnes ; chacune marquera un progrès de votre âme dans l'amour du bon Dieu et toutes tendront à réaliser le vœu que je vous adresse, avec l'Eglise et avec le prêtre qui déposera dans un moment l'Hostie sainte sur vos lèvres : « Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle. » Ainsi soit-il.

Aux Vêpres

I

LES OBLIGATIONS FUTURES

Mes chers enfants,

Dans quelques instants on vous conduira aux fonts baptismaux, et là vous renouvellerez solennellement les promesses que vous avez faites par la bouche de vos parrains et marraines au jour de votre baptême. Je voudrais vous instruire sur la portée de l'acte que vous allez faire. Pour vous aider à le bien comprendre, je vais vous rappeler deux choses : 1° *ce que Dieu a fait pour vous* jusqu'à présent ; — 2° *ce que vous devrez faire pour lui* désormais.

I

Pour comprendre ce que Dieu a fait pour vous, il suffit de considérer sommairement comment ces quelques années que vous avez déjà vécues sont toutes remplies de ses bienfaits.

Il n'avait pas besoin de vous, et cependant il a daigné vous appeler à l'existence, afin de pouvoir plus tard partager avec vous son éternel bonheur. Premier bienfait que celui de la vie : y avez-vous déjà pensé ?

Mais en naissant vous étiez les ennemis de Dieu,

les esclaves de Satan ; on vous a portés alors sur ces fonts du baptême où vous retournerez tout à l'heure, et quand l'eau sainte a coulé sur vos fronts, Dieu vous a adoptés pour ses enfants. Sa grâce a pris possession de vos âmes et avec elle le cortège des dons surnaturels qui l'accompagnent : les grandes vertus de foi, d'espérance et de charité.

Puis vous avez grandi. A mesure que s'opérait votre croissance corporelle, votre âme s'ouvrait aux choses de Dieu. Grâce aux premiers soins de vos parents d'abord, grâce ensuite à l'action des ministres de Dieu avec lesquels ils vous ont mis en relation, vous avez appris la science de Dieu. Oui, pendant plusieurs années, nous vous avons vus lire et relire, étudier à fond ce livre précieux que nous appelons le catéchisme. Il renferme la somme de ce que Dieu nous a révélé : les vérités à croire et les devoirs à pratiquer pour atteindre la vie éternelle. C'est la parole de Dieu se communiquant à vous pour guider vos pas dans le droit chemin. L'avez-vous toujours compris ? Avez-vous su mettre en pratique les enseignements qui vous étaient donnés ? Hélas ! la légèreté de votre âge aidant, vous avez peut-être quitté plus d'une fois le chemin qui vous était montré. Mais, ici encore, la miséricorde de Dieu vous attendait pour vous relever de vos fautes et vous remettre en route par le sacrement de Pénitence.

Et voici que Dieu a mis le comble à ses bienfaits en vous donnant le sacrement de l'Eucharistie. Depuis plusieurs années déjà, vous avez été admis à le recevoir. Mais vous n'en compreniez pas encore toute la sainteté et toute la grandeur. Aujourd'hui que votre instruction religieuse est plus complète, vous pouvez y apporter des dispositions plus parfaites et par suite en retirer plus de fruit. Et désormais ce pain vivant vous sera offert bien souvent dans votre vie, comme l'aliment nécessaire à votre âme pour soutenir la lutte que vous engagerez dès demain contre l'ennemi de votre salut.

Voilà, mes chers enfants, un bref aperçu de ce que Dieu a fait pour vous jusqu'à ce jour. Mais ce Dieu si bon n'a-t-il pas des droits sur vous ? Qu'aurez-vous à faire pour lui désormais ? C'est ce qu'il me reste à vous dire maintenant.

II

Vous avez fait aujourd'hui votre Communion solennelle : c'est-à-dire que, sortis de la première enfance, vous entrez dans la catégorie des chrétiens conscients d'eux-mêmes et capables de marcher dans le chemin de l'obéissance à Dieu sans le secours d'un bras étranger. C'est donc aujourd'hui que commence votre vie chrétienne vraiment personnelle.

Ah ! m. f., malheur à ceux qui se figurent qu'avec la Communion solennelle doit sonner la fin de la vie religieuse de l'enfant ! Malheur à eux surtout s'ils ont entretenu leur enfant dans cet état d'esprit détestable ! Non, il n'en est pas ainsi ; celui qui communie solennellement, loin de sortir, entre seulement dans l'exercice complet de sa religion.

Voilà, mes chers enfants, une pensée fondamentale que je vous demande de n'oublier jamais. Dès demain, deux maîtres se disputeront votre âme : Jésus d'une part, et de l'autre le démon et ses suppôts. A qui appartiendrez-vous ?

Je sais bien qu'au jour de votre baptême vous avez été arrachés à l'empire de Satan pour devenir les amis de Dieu. Je sais bien qu'à ce moment vous avez dit déjà : « Je renonce à Satan et c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir. » Mais vous n'étiez pas alors à même de saisir toute la portée de votre engagement. Aujourd'hui vous avez réfléchi, vous savez que votre vie doit être orientée vers Dieu : c'est cela qu'il demande de vous. C'est lui que vous allez choisir pour chef et pour maître ; c'est à lui que vous allez jurer fidélité en même temps que vous déclarerez au démon une guerre sans merci. « Je renonce à Satan et c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir, » voilà ce que, du plus profond de vos cœurs, vous promettrez tout à l'heure.

Vivre pour Jésus-Christ, c'est bientôt dit ; quelles obligations allez-vous contracter par cette promesse ? — Vous vous engagez à rester fidèles au grand devoir de la prière : c'est ainsi que tous les jours vous communiquerez avec Dieu et vous ferez descendre les grâces d'En-haut dont vous aurez besoin chaque jour. Vous resterez fidèles surtout au grand devoir de la prière publique le dimanche : il y a en effet obligation grave d'assister à la sainte messe. C'est là, devant l'autel, que votre âme, s'arrachant aux soucis et au travail de la semaine, s'élèvera plus facilement vers Dieu et vers la Patrie que nous devons habiter un jour.

Vous resterez fidèles aux grands sacrements qui vous ont été donnés ici : la Pénitence, qui vous relèvera de vos fautes, et l'Eucharistie, pain vivant qui soutiendra votre âme dans le voyage de la vie. Permettez-moi d'insister là-dessus, mes chers enfants : vous continuerez à vous confesser et à communier. Loin de vous l'illusion de ceux qui choisissent dans la loi de Dieu ce qui leur convient et qui repoussent le reste, notamment en abandonnant ces deux sacrements. Vous vous souviendrez que ceux-là seuls méritent le titre de vrais chrétiens qui ont le courage de se confesser et de communier.

* *

Tels sont, mes chers enfants, les principaux engagements que vous allez prendre tout à l'heure ; si vous y demeurez fidèles, vous aurez droit à la récompense des enfants de Dieu.

Et vous, m. f., qui écoutez attentivement le programme de vie chrétienne que je trace pour vos enfants, croyez-vous qu'il ne doit pas être le vôtre à tous ? Il y a vingt ans, trente ans, vous étiez devant l'autel, là où vous avez conduit vos enfants ce matin. Comme eux vous avez dit, vous aussi : « Je renonce à Satan et je veux vivre pour Jésus-Christ. » Avez-vous tous tenu vos serments ? Un jour comme celui-ci doit marquer dans la vie des parents aussi bien que dans celle des enfants. Ne vous bornez donc pas à écouter les chères voix qui

vont renouveler leurs saints engagements, mais unissez-vous à elles. Du fond du cœur, faites un acte de repentir pour les infidélités passées, et promettez à Jésus que, désormais, c'est lui seul que vous entendez servir. Ainsi soit-il.

II

LUTTE CONTRE LE DÉMON ; DÉVOTION A MARIE

Mes chers enfants,

Pour désigner la vie du chrétien ici-bas, les Livres saints emploient volontiers des expressions empruntées aux choses militaires : le chrétien est le *soldat* du Christ ; sa vie est un *combat* en vue duquel la Providence l'a muni d'*armes* capables de le mener à la victoire. C'est ce rôle de soldat du Christ que vous allez avoir à jouer ; c'est ce combat qu'il faudra gagner ; l'enjeu en est, vous le savez, le salut de votre âme.

Peut-être pensez-vous que cette lutte, à en juger par le passé, ne sera qu'un amusement. Détrompez-vous. La victoire sur le mal est possible parce que Dieu est notre allié ; mais elle est néanmoins difficile, parce que les ennemis de notre âme sont nombreux, acharnés ; pour triompher il faut, avec la grâce de Dieu, une grande énergie.

Le programme est simple ; vous allez tout à l'heure en prononcer la formule qui tient en deux mots : renoncer à Satan et vivre pour Jésus-Christ. Vous citer tous les ennemis qui essaieront de provoquer votre défection, vous détailler tous les moyens à prendre pour les vaincre serait long. Je me contenterai d'un aperçu très général.

I

Nos ennemis ? Ils se nomment le démon, le monde, vos passions.

Le *démon*, vous le savez, a juré une haine éternelle à Dieu ; son but, c'est de contrecarrer partout et toujours sa volonté et d'entraîner le plus grand nombre d'âmes possible à sa suite en enfer.

Pour l'atteindre, tous les moyens lui sont bons. Là où la force n'a pas réussi, il essaie la ruse ; il endort la vigilance, crée des illusions, amène à des compromissions, et son acharnement est d'autant plus violent qu'il s'attaque à une âme plus belle. Nos ancêtres le nommaient avec raison le « Malin. » Il n'y a qu'une sagesse qui puisse lui être efficacement opposée, c'est celle qui vient de Dieu.

Le *monde*, c'est l'ensemble des hommes qui considèrent la vie présente comme une source de jouissances et qui éliminent par conséquent tout ce qui est gênant pour la nature. Même lorsqu'il lui arrive de s'élever au-dessus de ce grossier matérialisme, le monde demeure impuissant à produire des actes de vertu d'une réelle valeur aux yeux de Dieu, car il veut précisément se passer de Dieu pour atteindre son idéal.

Méfiez-vous du monde. S'il ne comprenait que des adversaires déclarés du Christ et de son Eglise, il serait déjà dangereux ; mais il rassemble souvent des âmes baptisées, qui, trop lâches pour pratiquer la loi divine dans son intégrité, essaient d'accorder les maximes du monde et les principes de l'Evangile. C'est impossible : on ne peut servir deux maîtres.

Quant aux *passions*, peut-être n'en avez-vous pas encore beaucoup subi l'atteinte jusqu'ici. Bientôt vous les sentirez grandir en vous : orgueil de l'esprit qui refuse son adhésion aux vérités religieuses ou qui ne veut pas s'abaisser jusqu'à confesser ses fautes au prêtre ; sollicitation des sens qui prétendent se satisfaire à tout prix, sans admettre que Dieu puisse leur dire : « Halte-là ! ceci n'est pas permis ; » affections désordonnées du cœur qui donne aux créatures la place réservée de droit au Créateur.

Telles sont les principales manifestations de ces passions qui, lentement et sournoisement, se développent dans l'homme et qui demandent, non pas à être supprimées, ce qui ne serait guère possible, mais à être matées par la volonté aidée de la grâce et employées au bien. Elles ressemblent, en effet, à un torrent qui, laissé à lui-même, risquerait de tout ravager sur son passage, mais qui, canalisé et exploité avec intelligence, peut rendre à l'homme les plus grands services.

Pour vous aider à combattre ces trois ennemis, je vous donnerai trois consignes : 1° restez en contact avec le prêtre ; 2° recevez fréquemment les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; 3° ayez une dévotion filiale à la Sainte Vierge.

Le prêtre, mes chers enfants, est votre meilleur ami, parce qu'à la différence des autres amis, qui souvent ne cherchent en vous que leur plaisir ou leur intérêt, et qui, la plupart du temps, n'ont pas assez de foi ou de vertu pour vouloir le bien de votre âme, il vous parle et vous aime au nom de Dieu ; il ne cherche pas à tirer quelque profit de votre société, mais il vise à vous rendre meilleurs et à sauver votre âme.

Lorsqu'un jeune homme semble gêné en présence du prêtre, lorsqu'il paraît éviter de le rencontrer ou de lui adresser la parole, c'est un mauvais signe. A cette âme en lutte, peut-être déjà tombée, la seule vue du prêtre rappelle tout un passé de joies pures avec lequel contraste douloureusement le présent ; elle lui rappelle qu'il y a un Dieu à servir, une loi morale à respecter, alors qu'elle a déserté le poste de combat que la Providence lui avait assigné et qu'elle n'a pas le courage de le regagner au plus vite.

Le prêtre, mes chers enfants, on ne comprend pas assez aujourd'hui ce qu'il est pour le fidèle. On voit des communes privées de prêtre faire des démarches, parfois officielles, à l'Evêché pour obtenir un curé, et quand satisfaction leur a été donnée, on a la douleur de constater que la majeure partie de la population n'utilise pas couramment le ministère de ce prêtre. Sans doute on le considère comme un bon voisin, un aimable concitoyen, un homme d'excellente compagnie, voire un ami ; mais on ne lui demande pas les biens qu'il est seul à détenir et qu'il est venu mettre à la disposition de la paroisse : les lumières de la foi, la grâce des sacrements, en un mot la direction chrétienne de la vie.

Mes chers enfants, n'imitez pas l'exemple des mondains bien pensants qui estiment s'acquitter de leurs devoirs de religion par une attitude correcte et aimable envers leur curé. Restez en rapport avec un prêtre qui sera le conseiller habituel de votre âme, à qui vous ne vous contenterez pas d'aller porter une fois par an le poids de vos fautes, mais que vous aimerez consulter souvent, ne craignant pas de lui ouvrir toute grande cette âme de jeune où se livrent fréquemment de si rudes batailles. Vous assurer ainsi les avis autorisés et surnaturels de celui qui est chargé de représenter le Christ auprès de vous, sera une excellente précaution qui vous mettra à l'abri de bien des dangers et qui vous évitera des chutes peut-être irréparables.

Ce que vous demanderez le plus souvent au prêtre, ce sera le pardon de vos fautes et le Pain céleste dont se nourrissent les âmes qui veulent être fortes. La vie d'une paroisse se mesure au nombre d'absolutions données et d'hosties distribuées. Ne nous faisons pas illusion ; sous prétexte que le jeune homme fréquente assidument le patronage, la gymnastique, la fanfare de M. le Curé, ne lui décernons pas trop facilement le brevet d'excellent paroissien. Le bon paroissien est celui qui communie souvent, parce que celui-là veut d'une volonté sérieuse conserver en lui la vie de la grâce, sans laquelle toutes les démonstrations extérieures d'attachement à l'Eglise et aux œuvres ne sont rien.

Mais j'ai suffisamment parlé ce matin de la nécessité de la communion fréquente ; je passe de suite, pour m'y attarder un peu plus, à la dévotion à la Sainte Vierge.

II

1. Au moment où il va fermer les yeux à la lumière de ce monde et les ouvrir sur les splendeurs de l'au-delà, l'homme généreux est saisi par une double préoccupation : se survivre pour ainsi dire ici-bas, en continuant par le ministère d'autrui le bien qu'il a pu y faire ; confier à des cœurs amis le soin de veiller sur les êtres chers qu'il laisse derrière lui.

N.-S. Jésus-Christ, modèle parfait de notre pauvre humanité, n'a pas échappé à cette double préoccupation. Pour apporter une solution à la première, sa puissance et son amour ont inventé l'Eucharistie et le sacerdoce catholique, double merveille grâce à laquelle l'homme peut en toute sûreté marcher vers ses immortelles destinées.

Ayant satisfait aux exigences essentielles de sa divine mission de Rédempteur, il restait encore au Christ, avant de mourir, à remettre sa bonne et sainte Mère aux soins vigilants d'un ami fidèle. Vous connaissez la scène émouvante : « Femme, voilà votre fils ! — Fils, voilà votre Mère ! » (Jo., XIX, 26-7).

Mais décidément l'amour du Sauveur devait confondre toutes nos prévisions : cette pauvre femme, brisée de douleur au pied du gibet où agonise son Fils, rendra au centuple à l'apôtre Jean les services qu'elle peut attendre de lui, et son cœur, s'élargissant à la mesure du Cœur divin de Jésus, embrassera dans sa sollicitude et son affection l'humanité tout entière, parce que dans chacun de ses membres elle verra un frère de son Fils bien-aimé.

Mère du Christ, elle sera celle de tous les hommes. Associée à la vie et jusqu'à la Passion du Christ, elle sera la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, le refuge des pécheurs maintenant et à l'heure de la mort, en attendant que, là-haut, elle devienne la Reine de tous les saints que, par ses mérites et ses supplications, elle aura amenés aux pieds du Rédempteur.

Et maintenant, mes chers enfants, faut-il nous étonner que de tous temps l'Eglise ait eu à cœur d'ajouter à la cérémonie des Premières communions ou des Communions solennelles une consécration des communiants à la T. S. Vierge ? Ce n'est certes pas chez nous qu'on pourra s'en étonner, car vous savez combien le culte de Marie est vivant dans notre cité. Vous aurez à cœur, mes chers enfants, de continuer cette antique tradition ; ce sera pour vous le gage des faveurs célestes et une ferme assurance de salut, car si Marie est la Mère du Christ, son crédit auprès de son divin Fils est immense ; si Marie est notre Mère, sa sollicitude pour nous est sans bornes.

2. *Mater Christi.* Mère du Christ ! Quel Fils et quelle Mère ! On demandait un jour à je ne sais quel grand personnage quelle était, parmi toutes les femmes qu'il connaissait, la femme idéale, celle qui réalisait, à son avis, le charme le plus exquis, la vertu la plus accomplie, la noblesse la plus haute. Il répondit par un mot spontané du cœur, qui honorait autant celui qui faisait la réponse et celle qui donnait lieu de la faire : « Ma mère ! »

Le désir de trouver réunies dans celle à qui, après Dieu, nous sommes le plus redevables, toute espèce de beauté et de vertu, et de pouvoir ainsi la placer bien haut, au-dessus de toute créature, comme le chef-d'œuvre réalisé par Dieu tout exprès pour nous, est si naturel à l'homme que Notre-Seigneur ne pouvait pas ne pas l'éprouver. Aussi, en Dieu qu'il était, a-t-il mis sa puissance au service de son amour pour préparer et orner de toute éternité l'âme très pure de celle qui devait être sa mère. Lorsqu'elle parut sur la terre et lorsque, par le mystère de l'Incarnation, il fut devenu son Fils, c'est dans un transport d'admiration et de tendresse qu'il put lui dire : « *Tota pulchra es et macula non est in te.* Vous êtes toute belle et en vous il n'y a pas l'ombre d'une tache. » (Cant., IV, 7).

Voilà la raison profonde sur laquelle repose notre confiance dans le crédit illimité de Marie auprès de Jésus. D'où vient donc, en effet, cette force puissante qui attire une âme humaine vers une autre âme, jusqu'à l'amener à s'en faire l'esclave, sinon de la beauté et de la bonté de celle qui a été choisie entre mille ? Celle-ci n'a qu'à parler, qu'à exprimer un désir, ce désir devient une loi. C'est bien ainsi qu'il en va entre Marie et Jésus. L'Evangile nous l'affirme : c'est à la requête de sa Mère que Notre-Seigneur accomplit son premier miracle à Cana, en Galilée ; et depuis lors les interventions efficaces de la bonne Vierge ne se comptent plus.

Je ne parle pas des grâces sollicitées et obtenues dans le secret du cœur : il n'y a pas de chrétien qui ne puisse apporter ici à mon affirmation l'appui de son expérience personnelle. Je me contenterai de rappeler les nombreux exemples qui sont du domaine public et que chacun peut contrôler.

C'est sur notre terre de France que, par une délicate attention et d'elle-même et de la Providence, la Sainte Vierge se plaît à exercer de préférence son charitable ministère. Lorsqu'elle apparut à Bernadette, l'Immaculée Conception tenait en ses mains un rosaire qu'elle égrenait, n'ouvrant les lèvres que pour prononcer le « Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit. » Ce rosaire, depuis plus de 70 ans, elle continue à le réciter pour nous. A la glorification de la Sainte Trinité s'est ajoutée la prière pour les corps et les âmes en détresse : « Mon Dieu ! guérissez ces malades et qu'à cause des merveilles opérées par la puissance du Très-Haut, gloire soit au Père, au Fils et au St-Esprit, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles. » Et Lourdes est devenue, à la prière de Marie, la terre du miracle.

3. En voulant vous expliquer comment Marie était, de par son titre de Mère du Christ, toute-puissante sur le cœur de son Fils, je n'ai pu faire autrement que de vous montrer déjà ses sentiments maternels à l'égard de l'humanité, tellement ces deux points de vue sont en elle inséparables.

Je ne vous apprendrai pas, mes enfants, la valeur incomparable de l'amour maternel ; vous en avez fait la douce expérience. Si l'absence du père se fait douloureusement sentir lorsqu'il s'agit d'élever les enfants, il est encore plus vrai de dire qu'un homme dont la jeunesse n'a pas connu la tendresse d'une mère garde dans son cœur une place vide et demeure, à cet égard, incomplet. Il faut avoir entendu, au soir des grandes batailles, les mourants appeler leur mère, afin qu'elle se penche sur leur tombe déjà entr'ouverte comme elle l'avait fait jadis sur leur berceau, pour comprendre jusqu'à quel point le cœur humain ressent le besoin de cette affection maternelle.

Mais, hélas ! lorsqu'il est question de guider leurs enfants sur le chemin du ciel, les mères, quelles que soient la profondeur de leur foi et la grandeur de leurs vertus, sont, comme eux, imparfaites et défaillantes. Aussi Notre-Seigneur a-t-il voulu, non pas les remplacer par une autre, mais leur adjoindre sa propre Mère.

On compare volontiers la vie de l'homme en route vers son éternité à la traversée d'une mer orageuse et semée d'écueils ; comparaison banale sans doute, à force d'être répétée, mais que je n'hésite pas à reprendre parce que j'en trouve les éléments dans l'Evangile et qu'elle est parfaitement claire pour de jeunes intelligences.

Oui, mes enfants, la traversée de ce monde à l'éternité est difficile. A certains moments, la route semble se perdre ; d'autres fois la barque est prête à se briser, au risque de ne jamais conduire ses passagers au port. Sans doute, dans la barque se trouve, si nous ne l'en avons pas chassé, le divin Maître Il est la voie ; il suffit de se laisser guider par lui. Il est le Dieu fort et d'un mot il apaise toute tempête. Mais, hélas ! notre orgueil et notre aveuglement sont tels que trop souvent nous prétendons nous passer de lui. C'est alors que l'intervention de Marie sera utile. Comme une maman qui, se faisant tendrement persuasive, essaie de remettre dans le droit chemin l'enfant insouciant ou inexpérimenté qui s'égare, elle nous ramènera à Jésus. Elle ne prétend pas le remplacer, mais seulement nous conduire sur ses traces : *Ad Jesum per Mariam*.

M. f., vous qui avez à élever des enfants, à former non seulement des hommes et des femmes accomplis, mais aussi et surtout des chrétiens de valeur et des saints pour le ciel, vous ne trouverez pas, dans l'accomplissement de cette œuvre difficile, de meilleure aide que Marie.

Ces enfants, dont vous admirez et aimez la candeur et la pureté, le monde essaiera de vous les disputer. Lorsqu'ils sortiront du foyer familial où ils auront respiré, grâce à vous, une atmosphère saine et vivifiante, le monde les guettera pour en faire sa proie. Entre ces pauvres petits êtres si fragiles et lui, ce sera le combat de la foi et le combat de la pureté. Leurs oreilles entendront l'erreur, le mensonge, le blasphème saper progressivement et systématiquement les vérités de la foi que vous leur aurez enseignées ou fait enseigner. Leurs yeux verront sur l'affiche, sur l'image, dans le livre, dans le journal soi-disant pour enfants, peut-être jusque dans la triste réalité du mauvais exemple, le vice égrillard et provocant. J'ose vous assurer que ni l'erreur ni le vice n'auront sur eux la victoire, du moins définitive, si vous avez su inspirer à leurs jeunes âmes un amour ardent pour la Vierge Marie. N'oubliez pas, cependant, qu'il n'y a qu'un moyen de leur mettre au cœur cette sainte passion : l'exemple.

* *

Mes chers enfants, le beau jour de votre Communion solennelle ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Aimez à le revivre souvent. Et puisque demain vous allez entreprendre une nouvelle étape, celle qui vous mènera de l'enfance à l'adolescence, je ne puis mieux faire pour prendre congé de vous ce soir que de vous adresser le souhait que l'on offre aux partants : « Bonne traversée ! » Prêtre de Jésus-Christ, m'adressant à des âmes chrétiennes, je le traduirai donc en langage chrétien : « Que Jésus et sa sainte Mère soient pendant toute votre vie présents à vos côtés et dans votre cœur, et qu'ils vous conduisent, en toute sûreté, à travers les écueils de ce monde, jusqu'à la céleste patrie ! » Ainsi soit-il.

LA PREDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

29
Le fouet

Le prédicateur de ce soir se faisait entendre souvent autrefois, le long des routes, par des claquements répétés dont les voituriers étaient fiers et que connaissaient leurs chevaux.

I. — Un stimulant nécessaire

« *Je suis un stimulant nécessaire pour les bêtes de trait. Toi aussi, ô chrétien, tu as besoin de stimulants, car souvent tu te relâches et tu t'endors dans l'accomplissement du devoir.* »

1. *Nécessité du fouet et des stimulants.* Combien triste et dangereux est l'état actuel de l'humanité ! On obtient par des exhortations une bonne volonté momentanée de certains hommes, mais à peine ont-ils fait un effort, donné un coup de collier, qu'ils se relâchent. Dans la plupart des paroisses, si le curé n'était pas là pour dire, redire encore et redire toujours, la majeure partie des paroissiens en arriverait vite à négliger les devoirs les plus essentiels.

2. *Qui doit stimuler ?* C'est donc le prêtre qui a reçu de Dieu la mission de donner le coup de fouet et de stimuler ceux qui lui sont confiés, car aujourd'hui, comme au temps de S. Etienne, les hommes ont la tête dure, et il faut mettre en pratique la recommandation de l'Apôtre : « *Argue, obsecra, increpa.* Excite, supplie, reprends. » (II Tim., IV, 2).

Après le prêtre, ce sont les parents, les maîtres, les supérieurs, qui doivent stimuler leurs enfants, leurs serviteurs, leurs inférieurs, par leurs recommandations, leurs exhortations, leurs reproches répétés.

Enfin c'est à chaque chrétien de se donner à soi-même le coup de fouet, en se servant des stimulants qui sont à sa disposition.

3. *Quels sont les stimulants ?* Il y en a de bien des sortes.

C'est un *sermon* qu'on va entendre, une *bonne lecture* qu'on fait, surtout c'est chaque matin la *méditation* sur les vérités dont on a le plus besoin ; c'est de se transporter par la pensée à son *lit de mort,* de se voir au *tribunal de Dieu,* de descendre en esprit *en enfer,* de se rappeler souvent le *regard de Dieu* attaché sur soi, de se souvenir que ce qu'on fait *est éternel,* c'est-à-dire paraîtra éternellement à tous les regards ; c'est de contempler et d'étudier le *crucifix* et le *tabernacle ;* c'est d'écouter les *appels de la grâce* au fond de son cœur, de se servir de la considération des *événements* et des *créatures ;* c'est surtout de penser souvent qu'on va *contrister ou réjouir Jésus.*

II. — La crainte salutaire

« *Je sers à corriger l'animal indocile. Pense, toi aussi, à Dieu, qui tient le fouet pour te châtier. La crainte est le commencement de la sagesse.* »

Dieu a bien des cordes à son fouet pour nous punir et nous corriger. Il a d'abord tous les châtiments temporels : la guerre avec ses horreurs, la peste, le choléra, les épidémies, qui font des milliers de victimes ; les tremblements de terre qui renversent des villes et des villages en un instant ; les inondations, les avalanches, qui ravagent toute une région ; les pluies, les sécheresses prolongées, qui détruisent les récoltes et amènent la misère ; les maladies, les accidents de toutes sortes, qui peuvent nous arrêter d'un moment à l'autre ; la mort qui peut nous frapper à toute heure ; une mauvaise femme pour un homme, un mauvais époux pour une femme — terribles châtiments ! — les incendies, les insuccès, les pertes matérielles, etc.

Mais Dieu peut surtout nous punir en envoyant les châtiments spirituels qui sont bien plus redoutables, bien que maintenant ils fassent moins d'impression sur nous : « *Visitabo in virga iniquitates eorum et in verberibus peccata eorum.* » (Ps. LXXXVIII, 33).

Le premier châtiment spirituel est la diminution ou la soustraction des grâces ; un plus grand châtiment est ensuite le « *movebo candelabrum,* je déplacerai le chandelier et je le donnerai à d'autres » (Apoc., II, 5) : en donnant des « remplaçants » pour les grâces de choix à ceux qui en abusent. Oh ! ayons bien peur de pousser Dieu à nous trouver des « remplaçants » pour le ciel ! Ayons peur pour la paroisse, si elle abusait, que Dieu ne choisisse une autre paroisse pour lui envoyer ses faveurs !

Enfin, bien terribles châtiments spirituels, les grands scandales, — surtout le mauvais pasteur, — l'aveuglement, l'endurcissement.

III. — Savoir corriger

« *Parents, vous devez vous servir de moi avec vos enfants, mais il importe surtout de* SAVOIR *vous en servir.* »

La correction est un devoir qui s'impose à tout chrétien à l'égard de tous ses frères, car tous nous devons, dans la mesure du possible, empêcher le mal et ramener dans le bon chemin nos frères qui s'égarent. Mais ce devoir de la correction s'impose plus particulièrement aux parents et aux supérieurs. « Celui qui épargne la verge à son fils, dit le Sage, le hait. » (Prov., XIII, 24).

Mais pour que la correction profite, il faut *savoir* corriger. Savoir corriger est une science rare que les parents et supérieurs doivent chercher à acquérir. La plupart des parents, par leurs prétendues corrections (correction signifie redressement), au lieu de redresser leurs enfants les déforment. Par des corrections brutales, emportées, sans proportion avec la faute, ils détruisent l'affection et la confiance dans le cœur des enfants ; ils les aigrissent, leur déforment le caractère, leur font prendre en aversion la maison paternelle, désirer leur émancipation et même la mort de leurs parents.

La correction est une œuvre d'amour et non une œuvre de colère. Elle peut se servir de la colère, mais comme d'une servante de l'amour, pour faire sentir à l'enfant la gravité de sa faute et la peine qu'il a faite à ses parents. Il faut toutefois qu'à travers la colère, et par la colère même, se montre l'amour, c'est-à-dire le désir d'être utile, de faire du bien à celui qu'on corrige, de façon à obtenir ce double résultat : se *faire aimer* et se *faire craindre.* C'est un art difficile, et on n'y parvient que dans la mesure où, dans les corrections, on évite la faiblesse et on obéit plus à l'amour qu'à la colère.

Si vous n'obtenez pas ce double résultat dans vos corrections, parents, c'est que vous ne savez pas cor-

riger, c'est qu'en corrigeant, souvent, au lieu de vous acquitter d'un devoir, vous commettez une faute plus ou moins grave, selon que dans votre correction il y a plus d'injustice et de haine à l'égard de ceux que vous corrigez : il faut se fâcher contre les fautes, mais garder l'amour des coupables.

Quelles sont les meilleures corrections à employer ? 1° Un regard sévère et attristé, mais en même temps affectueux : si cela suffit, qu'on s'en tienne là ; 2° des réprimandes, admonestations, bien données, et pour cela données après les premiers mouvements de colère soulevés par une faute : donc savoir se bien posséder avant de parler ; 3° mettre à genoux, faire baiser la terre, envoyer à la chambre noire, etc. ; 4° se servir de la verge ou du fouet, mais rarement, et jamais brutalement. 5° Le meilleur moyen de correction qui ne demande pas d'emportement et très peu de paroles, ce sont les privations : priver le coupable d'un repas ou d'une partie d'un repas, envoyer au lit sans souper — mais alors pas de confitures au lit par la maman ! — priver d'une sortie, d'un amusement, mettre sous clef pour un temps plus ou moins long une toilette préférée (la punition sera bien sentie des jeunes filles).

Pour que les corrections profitent, il faut les accompagner d'une fervente prière, car c'est Dieu seul qui tient dans sa main le cœur des enfants et qui peut changer leurs dispositions.

IV. — La pénitence volontaire

« *Chrétien, Jésus, ton Sauveur, t'a appris à te servir de moi contre ta chair, en punition de tes fautes, contre les profanateurs du Temple.* »

1. *Contre la chair.* Notre chair est rebelle, portée au mal ; il faut la châtier pour la rendre plus soumise, car celui qui flatte son esclave le trouvera bientôt rebelle. Tous les saints ont mortifié leur chair. S. Paul nous dit qu'il châtie son corps de peur d'être damné après avoir prêché les autres. (I Cor., IX, 27). Le saint Curé d'Ars se donnait la discipline pendant des heures entières. Nous, au moins, ne flattons pas trop notre corps.

2. *En punition de ses fautes.* Un des meilleurs moyens pour s'amender et se corriger de ses défauts, c'est de se punir soi-même après qu'on est retombé dans une faute dont on veut se corriger : cinq *Pater* et cinq *Ave* récités bien lentement, les bras en croix ; une aumône à donner pour une bonne œuvre, à chaque rechute ; une privation dans ses repas à s'imposer... On n'arrive à un vrai et rapide changement que par ce moyen.

3. *Contre les profanateurs du Temple.* Le divin Maître qui était indulgent et miséricordieux pour beaucoup d'autres manquements, notamment pour les péchés de faiblesse, s'est servi du fouet contre les profanateurs du Temple. S'il était encore visible aujourd'hui sur la terre, il le reprendrait certainement. Car ce n'est pas l'ange, mais la bête humaine, que femmes et filles viennent mettre en vente dans nos églises, en y étalant leur déshabillé, leur décolleté, leurs jupes trop courtes, leurs bas couleur de chair ou transparents, leurs bras, leurs épaules, etc. Jésus chassa les bœufs et les brebis du Temple, ainsi que leurs vendeurs et leurs acheteurs.

En l'absence sensible de Jésus, c'est aux prêtres, aux parents, aux paroissiens qui respectent leur église, de prendre le fouet et de s'en servir vigoureusement.

30

Les piliers de notre église

Ce soir, ce sont les piliers de votre église qui parleront, et c'est votre curé qui vous expliquera leurs paroles.

I. — L'assiduité a l'église

« *Nous sommes douze ; nous sommes toujours là au complet pour toutes les cérémonies ; nous y restons jour et nuit, même quand l'église est vide. Paroissiens, si vous aviez une foi bien vive, vous seriez ici comme nous pour les cérémonies, mais vous y seriez aussi nuit et jour par la pensée et par le cœur.* »

Jésus-Hostie est ici comme le centre, le cœur de toute votre vie surnaturelle ; l'église est pour vous la vraie maison de famille. Vous devriez y être assidus. Et cependant, quand je compte les piliers et les hommes présents à différents offices, aux messes de la semaine, aux prières du soir, les piliers sont plus nombreux que les hommes.

Oh ! si vous compreniez cette parole de Jésus qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et que si on le fait, le reste nous sera donné comme par surcroît, combien vous seriez plus empressés pour venir à l'église ; ou au moins comme votre pensée et vos affections vous ramèneraient souvent en esprit auprès du tabernacle ! Combien, une fois arrivés à l'heure de la mort, se mordront les doigts d'avoir perdu leur temps pour courir après des riens et d'avoir négligé d'amasser les richesses véritables, surtout par l'assistance pieuse aux offices de l'Eglise !

II. — La docilité

« *Les pierres qui nous composent se sont laissé tailler, façonner par l'ouvrier. Paroissiens, vous laissez-vous façonner sur le modèle du Christ par votre curé, qui vous a été donné pour cela ?* »

Les pierres qui composent les piliers étaient d'abord des morceaux informes ; mais l'ouvrier a employé le ciseau et le marteau, et ces pierres ont pris la belle forme qu'elles ont maintenant.

L'Eglise catholique est un grand édifice spirituel dont les chrétiens sont les pierres vivantes : « *Tamquam lapides vivi, superædificamini.* » (I Petr., II, 5). Ils naissent pierres inertes, informes, mais par le baptême d'abord, puis par le travail du prêtre, ils doivent devenir pierres vivantes, aptes à entrer dans la construction de la Jérusalem céleste.

Mais, pauvre curé, j'ai beau essayer de tailler ces pierres par le ciseau, afin d'en faire disparaître les aspérités, de leur donner la forme du Christ : elles ne se laissent pas entamer, et plusieurs, au lieu de se façonner, se déforment de plus en plus. J'ai bien peur qu'elles ne puissent plus entrer dans la cons-

truction que Dieu projette, qu'il les repousse et les remplace par d'autres.

Oh ! m. f., encore une fois, craignez les *remplaçants*. Car il est souvent question de remplaçants dans nos saints Livres : « *Conteret multos et innumerabiles et stare faciet alios pro eis.* » (Job, XXXI, 24-5). « *Tene quod habes, ne alter accipiat coronam tuam.* » (Apoc., III, 11).

III. — La fermeté d'ame

« *Nous sommes fermes et soutenons les voûtes, parce que nous sommes établis sur de solides fondements. Vous aussi, paroissiens, soyez fermes en vous appuyant sur le Christ, et soyez vous-mêmes les soutiens de la paroisse.* »

Pour établir les piliers, on a creusé jusqu'au roc. Pour avoir de la solidité dans l'édifice spirituel, il faut creuser par l'humilité, le mépris et la défiance de soi-même, jusqu'à ce qu'on arrive au Christ Jésus, la pierre fondamentale sur laquelle tout doit reposer, sur laquelle il faut élever notre construction par la foi et par l'espérance. Combien, hélas ! n'ont confiance qu'en eux-mêmes et bâtissent sur le sable des murs qui crouleront bientôt !

Les piliers eux-mêmes sont stables, fermes, solides, debout. Comme eux, paroissiens, vous devez être fermes, solides dans vos convictions et dans vos bonnes habitudes ; sur ce point vous devez être inébranlables et immuables comme vos piliers.

Et puis, les piliers soutiennent tout l'édifice. C'est le prêtre qui doit être la première colonne, le soutien de l'édifice paroissial. Les paroissiens appuient-ils assez cette colonne par leurs prières, pour la rendre plus solide ? Comme on devrait prier pour les prêtres !

Et à côté du prêtre, il devrait y avoir dans les paroisses des âmes qui, s'élevant au-dessus des autres par leur foi, leur charité, leurs conversations, leurs exemples, leurs œuvres, leurs sacrifices, deviennent, elles aussi, les piliers de l'édifice paroissial. Y en a-t-il beaucoup parmi nous ?

IV. — Le support mutuel

« *Les pierres qui nous composent se supportent les unes les autres et sont unies par un ciment solide. Paroissiens, vous supportez-vous et êtes-vous unis par le ciment de la charité ?* »

Dans les piliers, les pierres du haut pèsent lourdement sur celles du bas, et néanmoins celles-ci les portent de bonne grâce. Dans toute paroisse, il y a des paroissiens qui sont des pierres lourdes à porter pour les autres, à cause de leur caractère, de leurs défauts, de leurs torts. Mais le Maître qui nous a supportés tous veut que nous les supportions. Il ne nous accepte pour ses membres qu'à cette condition.

Il veut plus que cela, il veut que nous nous aimions tous les uns les autres comme il nous a aimés, et il déclare que c'est à ce signe qu'on reconnaîtra ses disciples. Mes paroissiens sont-ils tous disciples du Christ ? Pratiquent-ils cette charité fraternelle qui est le signe distinctif du chrétien ? J'ai beau essayer de mettre partout le ciment de la charité fraternelle, il ne prend pas partout. « *Alter alterius onera portate.* » (Gal., VI, 2).

V. — La piété a l'église

« *Nous formons, six de chaque côté de la nef, une avenue pour conduire les regards et les cœurs au tabernacle. Paroissiens, comprenez-vous notre invitation ? Ne la prenez-vous même pas à rebours, en voyant surtout en nous l'avenue qui conduit à la porte pour sortir ?* »

Quand on est à l'église, toute l'attention devrait se porter vers le tabernacle, où se tient sur son trône le souverain qui attend nos hommages, où coule la source des grâces à laquelle nous devons puiser. On n'y devrait penser qu'à Jésus, le maître du lieu, qui y réside entouré de ses anges, et qui veut y être traité honorablement par ceux qu'il aime et pour qui il est descendu du ciel. Mais combien, hélas ! viennent à l'église sans penser une fois à Jésus, qui, entrés dans le lieu saint, s'occupent de ceux qui y sont et plus particulièrement de ceux et de celles dont ils ne devraient pas s'occuper !

Combien de filles et de femmes, à l'église, songent surtout aux toilettes, à la leur, à celle des autres ! D'autres pensent à leurs projets d'affaires, de voyages, d'amusements, si tant est qu'ils ne s'y occupent pas de pensées, de désirs, de projets coupables qui font frémir les anges prosternés autour de l'autel.

Combien, venus à l'église, ne font que s'y ennuyer et soupirent après le moment où il leur sera permis de sortir !

VI. — La voix des pierres

« *Ne vous exposez pas à voir se réaliser à votre occasion la parole du Sauveur : « Si ces enfants se taisaient, les pierres crieraient.* » (Luc, XIX, 40).

Ah ! si les habitants de cette paroisse cessaient de venir prier dans leur église, les pierres de ces piliers crieraient bien fort. Elles crieraient pour vous rappeler ce dont elles ont été témoins. Elles vous rediraient la piété, la religion de vos parents, de vos ancêtres. Elles vous rappelleraient les jours de ferveur de la paroisse, les prières qui sont montées d'ici vers le ciel, les larmes versées en ce lieu, les conversions, les merveilles de grâce opérées ici dans les âmes. Elles vous rappelleraient, si vous vous relâchiez, les beaux jours de votre piété, de votre Première communion, des retraites, des missions.

M. f., ces piliers doivent surtout vous rappeler qu'ayant été l'avenue pour vous conduire au tabernacle pendant votre vie, ils doivent être, le jour de votre enterrement, l'avenue qui vous conduira vers le ciel, lorsqu'au départ pour le cimetière on chantera : « *In paradisum deducant te angeli.* Que les anges t'emmènent en paradis. »

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XI

LES DAMES DE LUXEMBOURG

Jean de Luxembourg garda quelques jours sa captive à Clairoix, attendant qu'on vînt traiter avec lui de sa rançon. Ni Flavy ni Charles VII n'y songèrent. Alors, pour la soustraire à un coup de main, il décida de l'emmener dans la forteresse de Beaulieu-en-Vermandois, à neuf lieues au nord de Compiègne. Il avait tout récemment conquis cette place sur Jean de Sainte-Maure, seigneur de Nesle, demeuré fidèle à la cause royale.

C'est peut-être Lyonel de Wandonne qui fut chargé de conduire Jeanne à Beaulieu, dont il était le gouverneur.

I

Ils quittèrent donc Clairoix peu après l'Ascension. La Pucelle jeta sans doute un douloureux regard sur Compiègne, puis elle suivit à pied ses gardes qui étaient à cheval, emmenée comme une criminelle entre deux cavaliers. Peut-être que, quand elle succombait à la fatigue, on la plaçait sur quelque misérable charrette.

Elle gagne Coudun, puis Elincourt où elle aperçoit, au sommet d'une colline couverte de vignobles, une église qui n'est pas celle du village. Elle s'informe. On lui dit que c'est l'église du prieuré de Sainte-Marguerite. On lui permet d'y entrer. Là elle prie de tout son cœur : il lui semble que Dieu lui envoie sa chère Sainte pour la réconforter. Elle se rappelle les fossés de Melun où ses Saintes lui ont dit : « Tu seras prise avant la St-Jean prochaine. » Et pendant qu'elle prie, elle entend retentir encore à ses oreilles cette parole : « Prends tout en gré, Dieu t'aidera. » Elle s'efforce de conformer sa volonté à la volonté divine, et déjà, du Dieu qui n'abandonne jamais, elle reçoit dans son âme des grâces consolatrices.

Le soir tombe. La petite troupe entre dans la forteresse de Beauvoir qui appartient à Aubert de Canny, capitaine de Noyon. Ils y passent la nuit. Le lendemain, poursuivant leur route, ils traversent la Dive et arrivent au château de Beaulieu, défendu par la masse imposante de ses murs crénelés, de ses hautes tours, et par ses fossés profonds remplis d'eau.

C'est la prison de Jeanne. Mais dans sa prison même elle goûte une joie inattendue. Raoul de Clermont, seigneur de Nesle, a fondé en 1300, dans le château, quatre chapelles avec une aumônerie, sous le vocable de sainte Catherine. Avec quelle piété et quelle reconnaissance elle prie dans son sanctuaire sa douce Sainte qui y est honorée ! N'est-ce pas que ses Saintes se relaient pour l'encourager sur le chemin du Calvaire qu'elle gravit, et qu'elles recommencent à lui sourire ?

Là elle retrouve aussi son écuyer Jean d'Aulon, qui a été pris avec elle et qui est chargé de la servir. Ils s'entretiennent ensemble du passé glorieux, puis du triste événement de Compiègne. Un jour il lui dit :

— Cette pauvre ville de Compiègne que vous avez tant aimée, sera donc cette fois remise ès main et en la subjection des ennemis de France ?

— Non sera, répond-elle vivement, car toutes les places que le Roi du ciel a réduites et remises en la main et obéissance du gentil roi Charles, par mon moyen, ne seront point reprises par ses ennemis, en tant qu'il fera diligence pour les garder [1].

En entrant au château elle en avait bien examiné les abords, les issues, les avenues, car elle n'avait pas engagé sa foi, et elle nourrissait le dessein de s'évader le jour où elle pourrait échapper à la vigilance de ses gardiens. Elle regagnerait alors les lignes françaises et se reprendrait à combattre pour le roi. On sait quelle était sa vigueur, la sûreté de son coup d'œil et son esprit de décision. Elle remarqua, dans la pièce où elle était confinée, une clôture de bois mal assujettie. Elle écarta deux poutrelles, passa, s'élança hors de la tour et ferma la porte derrière elle. Mais le portier du château l'arrêta et la réintégra dans sa prison. Jean de Luxembourg fut prévenu de cette tentative d'évasion et il songea à la transférer à Beaurevoir, une forteresse du Cambrésis d'où il lui serait impossible de s'échapper, tant les tours étaient hautes et les murailles épaisses. Il en informa au commencement de juin Philippe le Bon, qui acquiesça à ce projet. Mais comme la duchesse de Bourgogne venait à Noyon le 6 juin et désirait vivement la connaître, il demanda que ce jour-là elle fût conduite dans cette ville.

Le 6 juin donc, la Pucelle fut emmenée en secret de Beaulieu à Noyon où elle passa la nuit dans une prison d'Etat. Le lendemain, la duchesse de Bourgogne put s'entretenir avec elle. Ce fut un entretien de pure curiosité. Puis on la dirigea sur Beaurevoir par étapes. On ne s'arrêta guère que dans des châteaux qui appartenaient au duc de Luxembourg, à Ham et à Wiège.

On atteignit enfin Beaurevoir, où Jeanne devait rester quatre mois.

II

C'était une forteresse massive, puissante, construite à la manière anglaise, sur une haute colline, en pleine forêt, à l'abri de toute attaque, et capable au moins de se défendre longtemps.

Jeanne y arrive en plein printemps, parmi la nature riante et la verdure exubérante des bois. Mais tout le reste est sombre et sinistre, le château, les murs crénelés, la solitude. Quand elle pénètre sous les voûtes humides, il lui semble qu'elle entre dans un tombeau. D'ailleurs les cavaliers qui l'ont accompagnée avaient le visage inquiet et dur. Ils se souvenaient de sa tentative d'évasion, à Beaulieu, et on leur avait recommandé de veiller sur elle avec sévérité : ils ont accompli la consigne, et ils sont contents quand elle a franchi la poterne et qu'elle est sous la garde de ces hautes murailles d'une épaisseur prodigieuse. Maintenant leur responsabilité est à couvert. Ils respirent.

Peut-être a-t-elle levé les yeux sur l'étage supérieur du manoir, et a-t-elle aperçu trois femmes,

[1] *Chronique de Perceval de Cagny.* Ayroles, III, 197.